

## III

## LE COLONEL ET LE LIEUTENANT

Le lieutenant Robert entra dans la tente du colonel.

C'était, on le sait déjà, un très jeune officier, puis-qu'il avait à peine atteint sa vingt-troisième année. Il était de taille moyenne et ce qu'on appelle vulgairement bien tourné. brun d'ailleurs de peau, les cheveux noirs, et d'une physionomie sinon régulièrement belle, tout au moins agréable et pleine de douceur de distinction même, mais un peu triste.

Tout, en somme, dans ce jeune officier, accusait très nettement une nature essentiellement réservée, contemplative et, tranchons le mot, un peu sauvage. Ajoutons, pour dernier coup de crayon, qu'il y avait là le contraste le plus frappant qu'il fût possible d'imaginer avec le lieutenant Maurice de Chalandray, chez lequel tous les instincts d'une jeunesse ardente et impétueuse débordaient par tous les pores.

Après avoir contemplé le nouveau venu pendant quelques instants avec une expression manifestement peu sympathique, le comte de Montmagny s'écria d'un ton plein de brusquerie :

— Monsieur, mon devoir de chef de corps est de vous annoncer officiellement une nouvelle que vous savez déjà sans doute ?

— Laquelle, mon colonel ? reprit l'officier d'une voix grave, mais dont le timbre avait une douceur presque mélodieuse.

— Ah ! vous allez faire l'ignorant, à présent ! Il ne manquait plus que cela. Quant à moi, je vous assure que je n'ai pas la prétention d'être le premier à vous apprendre que vous allez être décoré.

— C'est pourtant vous, mon colonel, qui me l'apprenez, et je vous prie d'en recevoir mes remerciements.

— Oh ! vous pouvez garder vos remerciements pour d'autres ; car je suis bien aise de vous dire que je ne suis pour rien dans cette affaire. Même je vous demanderais de renoncer à cet honneur en faveur d'un autre qui est plus vieux que vous dans le service.

Le jeune officier demeura quelques instants silencieux et pensif ; puis, avec un accent plein de douceur, mais en même temps de résolution.

— Pardonnez-moi, dit-il, mon colonel, si je me vois forcé de me refuser à une pareille démarche. Vous comprenez que, si disposé que je puisse être à m'effacer devant un camarade ce serait indirectement m'avouer coupable de ce qu'on m'impute, et je ne le puis ni le dois, car cela n'est pas.

— C'est votre dernier mot ?

— C'est mon dernier mot.

— Réfléchissez-y bien, monsieur ; car, en admettant que vous soyez personnellement étranger à toute cette affaire, je ne saurais, quant à moi, l'expliquer raisonnablement que par l'intervention de quelque plat courtoisan de la démocratie, qui aura mis dans la tête du maréchal gouverneur de donner la préférence à un officier de fortune sur un noble, pour essayer de plaire aux jacobins de la chambre. Moi, monsieur, je les déteste les jacobins, et il vous appartient de me prouver que vous les détestez aussi.

— Permettez-moi, mon colonel, de vous faire observer qu'il s'agit là d'une simple supposition de votre part, et que cette supposition est complètement étrangère à la question.

— Ah ça ! est-ce que vous voudriez par hasard me donner une leçon ? Apprenez, monsieur, que je n'en reçois de personne et encore moins de la part de mes subordonnés que de quiconque. J'ai daigné vous tendre moi-même la perche au moment où je vous vois prêt à vous noyer. Vous n'en voulez pas, libre à vous ! Vous pouvez vous retirer. Je vous donne encore une heure pour faire vos réflexions, et je vous autorise à revenir me trouver avant l'expiration de ce délai si vous êtes disposé à suivre mon conseil. Dans le cas contraire, gare

à vous ! qu'il ne vous arrive pas surtout de broncher dans votre service ! car je vous préviens que vous me trouverez aussi inexorable que vous l'aurez été vous-même.

Le lieutenant Robert s'inclina sans prononcer une parole et sortit de la tente du colonel, plus pâle et plus triste encore qu'il n'y était entré. Quelque temps après la retraite sonna et tout le monde reposa dans le camp.

Un ciel tout noir, un ciel d'orage, ne permet pas d'ailleurs de distinguer le moindre objet extérieur et, bien qu'on ne soit encore qu'au mois de mai, la lourdeur de l'atmosphère rend encore le sommeil plus pesant.

Seul peut-être dans toute l'étendue du campement, en dehors des factionnaire et des vedettes, Robert n'est pas encore endormi, et, au milieu du calme profond de la nature, étendu dans son manteau sur une simple peau de mouton, à défaut de couchette, il écoute mélancoliquement les voix tumultueuses qui s'élèvent dans son âme et viennent agiter et bouleverser tout son être.

« Le colonel avait raison, lui disent ces voix, et ta situation au régiment sera maintenant pire que jamais. Que vas-tu faire pour y porter remède ? Provoquer en duel un de tes camarades ? c'est ce que tous attendent de toi, évidemment ; mais si tu sors vainqueur d'un premier combat, penses-tu donc en être quitte à si bon marché ? Après le premier adversaire, il s'en présentera un autre, et il faudra recommencer, et ce sera ainsi encore et toujours, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à se débarrasser de toi. Sans doute, tu ne crains pas la mort : bien plus, tu la désires peut-être, comme la fin de tous tes maux ; mais si la mort est belle et glorieuse au champ d'honneur, il n'en est pas de même dans un duel. Qui te regrettera ? personne, sauf peut-être ce pauvre Bouginier. Ne vaut-il pas bien mieux mourir utilement pour ton pays, en combattant contre les Kabyles, et laisser ainsi après toi dans le régiment une mémoire honorée ?

« Mais mourir à vingt-deux ans, mourir avec des trésors d'amour plein le cœur, et sans avoir trouvé l'occasion d'en dépenser une parcelle, est-il un sort plus triste que celui-là ? Qu'importe après tout ! On ne peut fuir sa destinée. Trop heureux encore, ô Robert ! s'il t'est donné de réaliser une pareille fin ; car l'expédition touche à son terme : de toutes parts les tribus rebelles font leur soumission, et qui dit que la paix ne sera pas conclue avant que le régiment ait été appelé encore une fois à brûler seulement une cartouche ? »

Pendant que Robert était en proie à toutes ces perplexités, l'orage s'était déclaré et la pluie tombait, comme elle tombe en Afrique : par torrents, accompagnant avec son clapotement monotone les funèbres litanies qui retentissaient dans l'âme du jeune officier.

Soudain, aux roulements du tonnerre répercutés par les échos des montagnes prochaines, vinrent se joindre des coups de feu, retentissant à peu de distance ; et, au milieu des rumeurs confuses qui s'élevèrent instantanément dans toute l'étendue du campement, on put distinguer le cri : « Aux armes ! » accompagné de ces mots, jetés rapidement au passage :

— Debout ! hussards, debout ! on attaque le camp !

— Soyez béni, mon Dieu ! murmura Robert, c'est vous qui, dans votre miséricorde, daignez susciter l'occasion que j'attendais de me faire tuer !

En même temps, rejetant son manteau, il se leva, s'élança sur ses armes et sortit à l'aventure. Il faisait noir comme dans un four, et le tumulte était à son comble. Tout à coup parut le colonel de Montmagny, accompagné d'un trompette et de deux cavaliers d'ordonnance munis de lanternes ; on sonna l'assemblée, et le colonel s'écria avec force jurons, empruntés tour à tour au répertoire de l'ancien et du nouveau régime :

— Que tous les diables d'enfer emportent ces animaux-là, pour me forcer à me lever par une pareille nuit et par un pareil temps ! Allons ! ventrebleu ! hussards ! du silence et du calme ! C'est une simple alerte, entendez-vous ? Un parti